



THÉÂTRE

Christian Lapointe: L'humanité prise dans le mauvais corps
Page E 3



CINÉMA

Gainsbourg au fil des métamorphoses
Page E 8

CULTURE

KIM NGUYEN

AU SAHARA QUAND LA CITÉ VACILLE



SOURCE: SÉVILLE

La Cité, troisième long métrage du Québécois Kim Nguyen, fable humaniste tournée en Tunisie avec allégorie de la peste en toile de fond, prend l'affiche vendredi prochain

ODILE TREMBLAY

Ceux qui connaissent la Tunisie retrouveront dans le film ces paysages de fin du monde avec des mesas, des monolithes surgis du sable, comme à Monument Valley, en plein Far West américain. Nous voici parmi les montagnes de l'Aurès, entre Tozeur et Tataouine, un décor exceptionnel où les Berbères troglodytes vivent dans les trous du roc, émergeant dans *La Cité*.

Il ne s'agit pas vraiment d'une adaptation de *La Peste*, c'est tout de même un coup de chapeau au roman de Camus. De fait, dans *La Cité*, œuvre allégorique aussi, la mort rouge et ses bubons frappe une communauté de l'Afrique du Nord, en plein Sahara, qui tente de s'isoler. L'action se situe en 1885 dans une colonie où les officiers et les médecins sont eux-mêmes marqués par une guerre sale.

Derrière *Le Marais* et *Truffe*, Nguyen demeure sans doute, avec des résultats inégaux, notre cinéaste québécois le plus ambitieux, coproduit avec la Suisse, mais flanqué d'un budget restreint dans le contexte. (4,5 millions). «*Nous avons tourné en CinémaScope en poussant la pellicule à son maximum.*»

La Cité aborde la peur de l'autre. Des officiers français mettent la ville en quarantaine après l'apparition de cas de peste bubonique, en refoulant les Herenites, une tribu berbère. Deux médecins font de la résistance, surtout celui qu'incarne le Français Jean-Marc Barr (*Le Grand Bleu*), desperado qui prend fait et cause pour les Berbères persécutés. Pierre Lebeau incarne de son côté le vieux médecin poivrot également allergique à la discipline.

Son film, le cinéaste le voit à la frontière des genres, un peu western, codifié avec des personnages archétypaux: le médecin rebelle, l'officier respectueux des lois qui finit par exploser (Claude Legault), celui qui trahit en obéissant aux ordres d'en haut, etc. «*On a pensé au cinéma de Sergio Leone comme référence, bien sûr, mais aussi à Lawrence d'Arabie.*»

Problèmes de logistique, tempête de sable qui endommage une partie du matériel et autres gracieusetés d'un tournage à l'étranger au milieu des éléments déchainés et des maladies d'usage. «*Une chance, on n'a pas eu à créer des décors, les murs existaient déjà, précise le cinéaste. Il fallait juste remettre parfois des pierres sur les maisons. Les catacombes étaient là avec des ossements. On a manqué de balles à blanc et quelqu'un a mis de la poudre à canon dans des balles usagées, avec un niveau de sécurité incertain. Les torches au gasoil illuminaient les grottes, mais intoxiquaient l'équipe.*»

«**Les torches au gasoil illuminaient les grottes, mais intoxiquaient l'équipe**»

Kim Nguyen n'a voulu apporter aucune réponse dans son film, mais poser des questions. «*À l'immensité du désert s'oppose le microcosme de la cité en huis clos. La Cité porte sur l'intolérance, le choc des civilisations. Il montre aussi un peuple, les Herenites, en contact direct avec la mort et la lignée des disparus dans leurs catacombes, alors que les Occidentaux nient ces questions fondamentales.*»

Pour incarner le médecin d'abord renfermé sur lui-même qui se rebelle contre les ordres des militaires, Kim Nguyen tenait mordicus au Français Jean-Marc Barr. «*Nous nous sommes rencontrés dans un festival en Sibérie et, après une soirée bien arrosée, je lui ai fait signer un papier: "Oui, je vais faire ton film." Il a tenu parole. C'est un acteur très sensible et un type bien, qui connaît également le média en tant que réalisateur et se montre sensible à chaque point de détail.*»

Le cinéaste désirait Claude Legault en militaire de carrière, «*pour son charisme à l'écran*», et Pierre Lebeau (présent dans *Truffe*) parce qu'il collait au personnage du médecin ivrogne qui en a vu d'autres.

Pas évident, quand même, de faire incarner des Français par des acteurs québécois. Pour Claude Legault, ce fut le défi majeur. Il fut épau-



Le cinéaste Kim Nguyen et le comédien Claude Legault

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

lé, mais il bossa longtemps. «*Une langue est une musique; le québécois est du jazz et le français, du classique. Et ce fut difficile de changer de registre.*»

Avant de jouer dans *La Cité*, l'acteur québécois a lu sur l'époque et sur ces fameux Baï d'Af, bataillons d'infanterie légère de l'Afrique qui regroupaient en leur sein certains condamnés civils et militaires sanctionnés, des écolopés de la vie aussi. Aucun enfant de chœur, en tout cas, son personnage non plus. «*Cet officier est issu de la guerre. Enfant, il a échappé au massacre de ses parents par les Herenites. Il n'a connu ensuite que la vie militaire et en impose par sa bravoure. Mais il doute, reste noble et peut éprouver de la pitié. Avec le médecin qu'incarne Jean-Marc Barr, il a développé un lien particulier. Ce n'est pas un monstre.*»

Kim Nguyen se trouve chanceux. Après son premier film *Le Marais*, au climat si fantastique, l'industrie lui a fait confiance. Il aligne des projets pour les cinq ou dix prochaines années.

Le premier, situé en Afrique noire, abordera le problème des enfants soldats. Un autre vise l'adaptation des *Ames mortes* de Gogol dans l'Ouest américain du début du XX^e siècle. Il songe à des coproductions, à des collaborations scénaristiques. Ouvert sur le monde et, chose certaine, allergique à l'enfermement. On continuera à le suivre.

«**On a manqué de balles à blanc et quelqu'un a mis de la poudre à canon dans des balles usagées, avec un niveau de sécurité incertain**»

CULTURE

Chantez, mesdames!

Casse-gueule, vous dites, cette idée d'adapter *Les Belles-sœurs* en chansons et en musique? Modifier le classique de Michel Tremblay, pièce aux répliques-cultes, 42 ans après que la bombe théâtrale eut explosé à la face du Québec? C'est bien pour dire...

Des créateurs y ont vraiment songé avant de mettre leur mena- ce à exécution.

Moue dubitative et pas résonant sur Saint-Denis dans l'at- tente du chaos.

Sauf que! Sauf que! Mercredi soir, le Tout-Montréal cultu- rel, massé au Théâ- tre d'aujourd'hui devant ces colleuses de timbres-primés soudain «à tonnes», riait, s'épongeait les yeux, ému, riant, galvanisé. Quel triomphe et quel exploit!

Retour en 1968. Au-delà du jolai révolutionnaire et de l'authenticité de ces 15 portraits de femmes aliénées, la puis- sance des *Belles-sœurs* tenait à son caractère de tragédie grecque, à son regard posé sur la condition féminine en des temps pré-libération.

Or René Richard Cyr, au li- vret, aux paroles et à la mise en scène, et Daniel Bélanger, à la musique, sont parvenus à traduire l'esprit de ce chef- d'œuvre, poussant la note jus- te de l'humour et du déses- poir. Ces chants de blues et de rage ajoutent bel et bien au pouvoir dramatique de la char- ge de Tremblay.

Vrais morceaux de bravoure que certains monologues rema- niés et entonnés, *L'Ode au bin- go*, *Maudite vie plate ou Maudit cull!*. La pâte lève: mise en scène

simple et allumée plus brech- tienne que Broadway, jeu des actrices, orchestration, chants en osmose. Et comment passer sous silence la présence de Ja- nine Sutto dans la peau de la vieille chenu sous la férule de sa belle-fille? L'octogénaire fut de la première distribution his- torique au Rideau vert

en 1968 (elle incarnait alors la snob Lisette de Courval). Bouclant la boucle. De Maude Guérin en guidonne brisée à Guylaine Tremblay en épouse brimée, en passant par Marie-Thérèse Fortin, grande ga- gnante flouée, tout le bataillon d'actrices semble unifié par les chœurs entonnés, et on palpite au rythme de leurs élans collectifs. *Belles-sœurs*, nous aussi, comme hier et à jamais...

Maux et mots d'Haïti

Trop tôt? La question nous taraude quand un livre témoin émerge d'une catastrophe en- core fumante. Ainsi devant le livre-récit de Dany Laferrière *Tout bouge autour de moi*, sur le tremblement de terre de Port-au-Prince en janvier der- nier, publié cette semaine chez Mémoire d'encrier. «Un livre qui ne peut être fait que dans l'urgence», précise-t-il.

Trop tôt? Oui, non, peut-être, quoique la littérature, même en mode hâtif, suivra toujours en wagon de queue la cohorte des photos, des images télé en boucle, des reportages, de la blogosphère en explosion. Trop tôt? La question ne se pose peut-être plus guère. Avec l'information en temps réel, des secousses en Haïti avaient déjà soulevé la terre sous nos



La troupe de *Belles-sœurs*, adaptation chantée de la pièce de Michel Tremblay

VALÉRIE REMISE

propres pieds d'une manière virtuelle, en porte-à-faux.

Laferrière y était, lui, avec la peur de crever, la quête angoi- sée des siens, le sentiment d'ir- réalité, les cris sous les dé- combres. Pas nous! «Alors lais- se causer le témoin oculaire, lais- se-lui ses mots, sa plume, ses mé- taphores...», disait la voix inté- rieure, aux prises avec le vague malaise de l'entendre répéter, dès les premiers jours de la tra- gédie, qu'Haïti serait sauvée par sa culture.

«Oui, mais ces gens encore sous les décombres, cette capitale à re- construire, cette huile de coude en manque aigu? Est-ce bien le moment de parler de culture?», se demandait la même voix. Les déclarations de Laferrière s'éta- laient partout, même à la une du *Monde*.

Chacun réclamait son témoi- gnage, journaux, magazines, éditeurs d'ici et d'ailleurs. Il a choisi la maison d'édition Mé- moire d'encrier, qui aide les jeunes auteurs haïtiens, lui cé-

dant tous ses droits sur *Tout bouge autour de moi*. Nul profit personnel en perspective pour ce récit nourri de réflexions, mais un nom d'écrivain grandi par le séisme davantage qu'a- près l'obtention du Médicis l'au- tomne précédent. En contre- point: un homme à jamais meurtri par cette fin du monde au bout des pieds. Oui, tout a bougé autour de lui.

En le lisant, la beauté de sa prose m'a serré la gorge, comme d'habitude, et j'ai mieux compris ce que le mot «culture» impliquait à ses yeux en ter- me de résistance. «Je ne parle pas uniquement de culture intel- lectuelle, un peu livresque, je parle de ce qui structure un peuple. Si on ne veut pas devenir un peuple à plaindre, il faut continuer notre chemin», y pré- cise l'écrivain.

Ajoutant plus loin, toutefois: «Pendant ces dix secondes, j'étais un arbre, une pierre, un nuage ou le séisme lui-même. Ce qui est

sûr, c'est que je n'étais plus le produit d'une culture. J'étais dans le cosmos. Les plus pré- cieuses secondes de ma vie.»

Sans doute l'importance de la culture s'impose-t-elle après coup, dans le besoin crucial de mettre encore un pied devant l'autre. Oui, on suppose, faute de l'avoir vécu.

Il écrit de si belles choses dans ce récit tout en petits chapitres succints: sur l'après-midi fatidique, sur le courage du peuple haïtien, sur la solidarité internationale, brochant des petits portraits de sinistrés, trouvant des for- mules magnifiques: «Le dra- gon est encore sous nos pieds, s'appretant à tout moment à faire tanguer la terre.» Trop tôt? Non, tout compte fait.

Je savoure à part moi ses éclats de poésie ironique. «Les oiseaux, eux, ne semblaient pas concernés par la situation.»

otremblay@ledevoir.com

SAISON 09-10

Un regard neuf

PREMIER Acte
THÉÂTRE ÉMERGENT
870 av. de Salaberry
www.premieracte.ca
Information et abonnement:
418.694.9656
Billetech 418 643-8131

ABAT-JOUR THÉÂTRE PRÉSENTE

SIMON A TOUJOURS AIMÉ DANSER

DE SIMON BOULERICE
MISE EN SCÈNE SARAH BERTHIAUME
AVEC SIMON BOULERICE

DU 6 AU 10 AVRIL 2010 / 20H

Entente de développement culturel

Québec, Patrimoine Canada, Canadian Heritage, Québec, PREMIER Acte, CD

Desjardins, Télévision, LE DEVOIR

Les 14^{es} PRINTEMPS DE LA DANSE

Du 1^{er} au 21 avril 2010

Duet for One Plus Digressions Andrew Turner
Sax Addict Yaëlle Azoulay
The Shallow End Erin Flynn

accès culture

Horaires de tournée
1^{er} avril, à 20 h: Mdc du Plateau-Mont-Royal, 514 872-2266
7 avril, à 20 h: Mdc Ahuntsic-Cartierville, 514 872-8749
10 avril, à 20 h: Mdc Villieray-Saint-Michel-Parc-Extension, auditorium Le Prévost, 514 872-6131
20 avril, à 20 h: Mdc Notre-Dame-de-Grâce, 514 872-2157
21 avril, à 20 h: Mdc Frontenac, 514 872-7882

Des laissez-passer gratuits sont disponibles dans les maisons de la culture.
ville.montreal.qc.ca/accesculture

Tangente Montréal Québec

SPECTACLE POUR ADULTES PRÉSENTÉ EN ANGLAIS 14 ANS +

BILLY TWINKLE
REQUIEM FOR A GOLDEN BOY

RONNIE BURKETT THEATRE OF MARIONETTES

DU 22 AU 24 AVRIL, DU 27 AU 30 AVRIL ET LE 1^{ER} MAI 2010, 20 H

CRÉÉ ET INTERPRÉTÉ PAR RONNIE BURKETT

ÉCLAIRAGE: KEVIN HUMPHREY
MUSIQUE: JOHN ALCORN

Nouveau spectacle de Ronnie Burkett présenté à Montréal.

Une histoire pleine d'humanité, vingt-quatre personnages, un artiste au sommet de son art.

30 ANS ET MOINS
RABAIS D'ENVIRON 30%

CINQUIEMESALLE.COM

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

CE CINQUIÈME SALLE

FTA
FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES
27 MAI AU 12 JUIN - MONTREAL

NEARLY 90²
MERCE CUNNINGHAM
> NEW YORK

TRAGÉDIES ROMAINES
IVO VAN HOVE
> AMSTERDAM

TRILOGIE LITTORAL, INCENDIES, FORÊTS + CIELS
WAJDI MOUAWAD
> MONTRÉAL, PARIS

CHILDREN + A FEW MINUTES OF LOCK
LOUISE LECAVALIER > MONTRÉAL
SONIA ALVIS HERMANIS > RIGA
MIROKU SABURO TESHIGAWARA > TOKYO

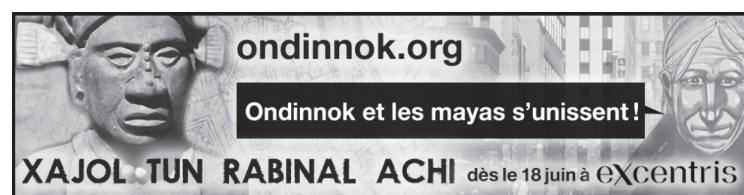
CRÉATION DES NOUVEAUX SPECTACLES DE
TAMMY FORSYTHE
CLARA FUREY + BENOÎT LACHAMBRE
FRÉDÉRIC GRAVEL
GINETTE LAURIN
JÉRÉMIE NIEL
CLAUDE POISSANT

LE POULS DE LA CRÉATION CONTEMPORAINE INTERNATIONALE > plus de 25 spectacles

514 844-3822 / 1-866-984-3822
fta.qc.ca +VIDÉOS +PHOTOS
FORFAITS EN VENTE EN EXCLUSIVITÉ
JUSQU'AU 10 AVRIL
15 % À 40 % DE RABAIS

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

THÉÂTRE



Festival Méli'môme

Flamboyances en tous genres

MICHEL BÉLAIR

Reims — Forte tendance «bébé» en cette deuxième semaine du festival Méli'môme. En plus de la reprise d'*Au bord de l'autre*, ce petit bijou de la compagnie Ramodal destiné aux tout-petits dès 18 mois — déjà un inépuisable classique que je revoyais pour la cinquième fois avec autant de plaisir —, on proposait trois créations. La plus brillante, *Bramborry*, une coproduction belge Guimbarde-De Spiegel destinée aux enfants d'un an, table sur la musique et les formes simples. Trois comédiens-musiciens y proposent sur un mode ludique la musique pour saxophones d'Adrian Lenski et l'univers de l'illustratrice tchèque Květa Pacovska. C'est plastiquement très beau, à la fois drôle et complexe, en un mot: irrésistible!

Cécile Bergamme, que l'on connaît pour ses talents de conteuse auprès des bébés, présentait ensuite sa toute nouvelle approche, beaucoup plus théâtrale, pour les enfants dès un an: *Un petit tour et puis revient*, mis en scène par Eve Ledig. La conteuse n'a pas encore trouvé le souffle qui la porte lorsqu'elle raconte ses histoires aux bébés, mais elle entrouvre la porte sur un monde de relations (théâtre-contes-complices) fort prometteur; on veut voir la suite! Par la bande, comme ça, on a aussi appris qu'Eve Ledig — qui reprenait ici *Pous-sières d'eau*, un spectacle pour les enfants dès cinq ans que j'avais vu trop vite l'an dernier et dont je n'avais pas saisi la richesse et la complexité — prépare elle aussi son premier spectacle bébé. C'est pour l'autisme qui vient.

Quant à *Philéas*, une création de Céline Schneps qui s'adresse aux petits dès 18 mois, nous en avons vu une première mouture en Bretagne l'automne dernier. Ce spectacle, qui sent bon l'air du large et le voyage autant que l'autre et l'étranger, s'est beaucoup resserré depuis. Mais le thème est si riche, et la production s'éparpille encore dans tant de directions, que l'on devine qu'elle n'a toujours pas atteint sa pleine efficacité et sa forme définitive.

Bang!

Puis c'est lundi en fin de journée, trop tard pour notre rendez-vous de mardi dernier, que

j'ai vu le spectacle le plus marquant de cette édition de Méli'môme: *La nuit, un rêve féroce*, de l'Irlandais Mike Kenny, qui vise les enfants à compter de six ans. Un texte fulgurant. Et une production tout aussi fulgurante, dont on sort pour le moins estomaqués...

C'est l'histoire d'une petite fille qui rêve; en fait, ce n'est pas si évident et c'est peut-être pour cela qu'elle invite les spectateurs à monter dans son lit, avec elle. Hasard sans doute, ce lit est une immense cage de fer dans laquelle on voit se promener alternativement le papa et la maman de la petite fille et deux fauves aux allures troublantes; même un gardien de zoo et une poupée automate qui vous glace le sang tellement elle ressemble comme deux gouttes d'eau à la petite fille. Brrrrrrrr... Tout cela sans trop d'évidences, avec des parfums de cauchemar flottant au bout des répliques et un air bon enfant sur le visage des personnages. Essayez après cela de tracer clairement les frontières du rêve et de la réalité ordinaire...

Pas étonnant non plus que *Laboratorium*, un spectacle pourtant intéressant offert aux enfants de huit ans que j'ai vu le lendemain, ait paru bien fade. On trouve là, par contre, un flash de mise en scène abtines) fort prometteur; on veut voir la suite! Par la bande, comme ça, on a aussi appris qu'Eve Ledig — qui reprenait ici *Pous-sières d'eau*, un spectacle pour les enfants dès cinq ans que j'avais vu trop vite l'an dernier et dont je n'avais pas saisi la richesse et la complexité — prépare elle aussi son premier spectacle bébé. C'est pour l'autisme qui vient.

Soulignons enfin que Méli'môme vivait ses derniers moments vendredi avec deux spectacles dont je ne peux vraiment vous parler puisqu'ils ont été présentés après mon départ. Triste parce que le travail de La Cordonnerie, une compagnie de Lyon qui a beaucoup circulé chez nous avec sa version d'*Ali Baba et les 40 voleurs*, est unique en son genre. Tout ce que l'on sait, c'est que *L'Éternelle Fiancée du docteur Frankenstein* continue à mêler cinéma, théâtre et musique... Et que c'est avec une production allemande, *Ente, Tod und Tulpe*, que l'on refermait le rideau sur l'édition 2010 du festival. Sniff.

Le Devoir

Michel Bélaire était à Reims à l'invitation du festival Méli'môme

L'humanité prise dans le mauvais corps

Christian Lapointe cherche dans la figure du transsexuel le symbole d'un monde en perte de repères

ALEXANDRE CADIEUX

Avoir trente ans, c'est souvent le moment où les idéaux de jeunesse laissent leur place aux options sécuritaires dictées par cette sagesse qui viendrait, dit-on, avec l'âge. Pour Christian Lapointe, l'heure des bilans arrive; *Limbes*, sa dernière création présentée en janvier au théâtre La Chapelle, constituait la synthèse de dix années de création au sein du Théâtre Péril, qu'il a fondé et dont il est le directeur artistique. Il prend bientôt une pause d'un an pour réfléchir. Le bougre n'a pas peur de s'assagir et de rentrer dans le rang; au contraire, il craint de rester prisonnier de son propre style et de sombrer dans la formule.

«Après avoir fait *Limbes*, j'ai voulu appliquer à mon propre travail la politique de la terre brûlée, c'est-à-dire faire table rase pour éventuellement recommencer sur de nouvelles bases» explique le metteur en scène, dramaturge et comédien originaire de Québec. Les répétitions de *Trans(e)*, à l'affiche de la salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'Aujourd'hui du 6 au 10 avril, le plongent dans un état jusqu'alors inconnu pour lui. «J'avoue ne plus trop savoir qui je suis artistiquement, c'est assez vertigineux et terrifiant, mais libérateur en même temps.»

Depuis 2000, il a créé ses spectacles à partir de textes de son cru (*C.H.S.* en 2006, *Anky ou la fuite / opéra du désordre* en 2008), mais aussi des œuvres d'auteurs symbolistes du XIX^e siècle comme Yeats (*Le Seuil du palais du roi, Limbes*) ou encore Villiers de l'Isle-Adam (*Axël*). Il s'est également attaqué à Claude Gauvreau (*Faisceau d'épingles de verre*), à l'écrivain Mathieu Arsenault (*Vu d'ici*) ainsi qu'à des dramaturges européens contemporains comme Mark Ravenhill (*Shopping and F***ing*) et Fausto Paravidino (*Nature morte dans un fossé*).

L'humanité prise dans le mauvais corps

«Pour moi, la figure du transsexuel symbolise toute l'humanité dans une seule et même personne et brise la division binaire de l'humain mâle ou femelle que l'on construit depuis des millénaires», raconte celui qui n'a pas voulu aborder le sujet sous un angle sociologique ou psychologique, bien que ces dimensions puissent surgir dans les différentes



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Christian Lapointe fait preuve d'une intransigeance qu'il fait bon de voir se manifester dans le milieu théâtral.

couches de sens du texte. Il a voulu faire de ce monologue à deux voix, que Lapointe jouera sur scène avec la comédienne Maryse Lapierre, une parabole de cette humanité «prise dans le mauvais corps et qui ne sait plus où elle en est ni vers qui ou quoi se tourner».

L'artiste, qui reconnaît avoir développé des langages scéniques dont certains éléments ont pu resurgir d'un spectacle à l'autre, précise qu'il ne tente jamais de plaquer une esthétique sur les textes: c'est le contenu qui conditionne la forme. Il agit de même avec ses propres créations, écrites sans souci de distribution ou de représentabilité. «J'adopte l'attitude du sculpteur

qui tâche de révéler l'objet déjà contenu dans la matière», explique-t-il. Dans *Trans(e)*, Lapointe signe lui-même toutes les conceptions sonores et visuelles, comme il l'avait fait pour *Anky*. Ce nouveau spectacle n'aura pas la sophistication esthétique de son prédécesseur, présenté notamment dans la même salle Jean-Claude Germain en 2009. Donnerait-il aujourd'hui dans le théâtre pauvre? «Je dirais même garage», lance-t-il en pouffant de rire.

«Mon objectif avec *Trans(e)*, poursuit Lapointe, serait de réussir à arrêter, ne serait-ce qu'un instant, le spectacle de nos vies quotidiennes. Les lois spectaculaires régissent mainte-

nant l'organisation sociale, comme l'explique Guy Debord; peut-on, artistes et spectateurs, les transgresser ensemble, et qui plus est dans une salle de théâtre?» Concrètement, on y arrive comment? «Aucune idée. On patauge vraiment dans la recherche fondamentale, mais je suis confiant.»

Souvent affublé de l'étiquette d'artiste provocateur, Christian Lapointe fait surtout preuve d'une intransigeance qu'il fait bon de voir se manifester dans le milieu théâtral. «Le post-radicalisme et la provocation sont devenus des produits de consommation. Pour moi, être radical, c'est de ne faire aucun compromis et s'inscrire en porte-à-faux par rapport à son époque afin de la dépasser.» Après avoir monté *Vu d'ici*, suite de courts récits lapidaires contre la télévision, Lapointe s'est fait dire que son acteur manquait de nuances: «J'étais bien heureux de l'entendre, car j'ai exactement la même réaction lorsque j'ouvre ma télé et c'est ce que je voulais illustrer dans le spectacle!»

L'artiste déplore ce nivellement vers le bas «à l'infini» qui nous fait confondre pensée complexe et pensée compliquée. Il s'oppose également à la caractérisation du public en tranches élitistes et populaires: «On ne peut pas intéresser ou plaire à tout le monde, c'est évident. Par contre, j'ai si souvent été témoin de réactions stupéfiantes et j'ai reçu tellement de témoignages d'appréciation venant de spectateurs issus de tous les horizons que j'ai arrêté de m'en faire avec cette question. Je le dis souvent, conclut-il en riant, je suis comme le fromage bleu: mon aspect peut surprendre, mais on finit par y prendre goût.»

Collaborateur du Devoir

TRANS(E)

Texte et mise en scène: Christian Lapointe. Une production du Théâtre Péril présentée à la salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'Aujourd'hui du 6 au 10 avril.

Des auteures d'AVALER LA MER ET LES POISSONS

ESPACE GO LES SAISONS

DE SYLVIE DRAPEAU + ISABELLE VINCENT

DU 23 MARS AU 24 AVRIL 2010

AVEC ISABELLE VINCENT

+ ANNICK BERGERON + MICHELE BERNARD +

MISE EN SCÈNE MARTINE BEAULNE

SOPHIE CADIEUX + PIERRE COLLIN

UNE COPRODUCTION THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE + ESPACE GO

COMPLÈT JUSQU'AU 10 AVRIL !

«Le texte m'a pris du début à la fin. J'en aurais pris encore. Il y a des scènes bouleversantes. C'est une petite merveille. C'est une splendide.»

Georges Nicholson, Je l'ai vu à la radio, Radio-Canada

«Une pièce fort émouvante. La mise en scène de Martine Beaulne est très réussie. Une très bonne pièce à voir.»

Rebecca Makonnen, C'est bien meilleur le matin, Radio-Canada

«Les spectateurs retiendront la savoureuse complicité des personnages et la construction très approfondie de chacun de leur caractère.»

Marie-Hélène Goulet, Canoë, 7 Jours

«Exercice réussi. Pierre Collin, vraiment remarquable. Il est génial. C'est bien écrit, c'est intelligent. J'ai vraiment passé un très bon moment de théâtre.»

Émilie Perreault, Dutrizac, 98,5 FM

THÉÂTRE ESPACE GO

4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
514 845-4890 ESPACEGO.COM
ADMISSION 514 790-1245 ADMISSION.COM

CONCOURS Q Hydro Québec Les Rencontres d'Ariane

Voyez LES SAISONS et courez la chance de remporter un forfait* pour deux personnes à la Baie-James offert par Hydro-Québec. Valeur 3 600\$.

Assistez à la rencontre d'Ariane du jeudi 8 avril 2010 et recevez 2 coupons de participation supplémentaires. Détails et règlements disponibles au www.espacego.com.

*Certaines restrictions s'appliquent. Aucun achat obligatoire. Le règlement du concours est disponible aux bureaux administratifs d'ESPACE GO.

le groupe de **lavellée** présente du 13 avril au 8 mai

Pour vous procurer les meilleures places, réservez dès maintenant!

avec **Andrée Lachapelle**
Marie-France Marcotte
Chantal Dumoulin
Gabriel Arcand

Concepteurs :
Lucie Bazzo, Linda Brunelle
Véronique Bertrand, Érik Shoup

Sonate d'automne
de INGMAR BERGMAN
mise en scène MARCEL POMERLO

ON JOUE AU [PROSPERO] !

Partenaire de production ERICSSON

Réservation 514 526-6582 Admission 514 790-1245 www.lavellée.qc.ca

Partenaire de saison Hydro Québec

CULTURE

DANSE

Une danse échafaudée sur la musique

Troisième retour des Brésiliens Grupo Corpo avec *Parabelo* et *Breu*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Toute la danse et le processus créatif de la compagnie brésilienne Grupo Corpo y prennent leur source: la musique. Et d'abord dans la collaboration avec ses compositeurs, le plus souvent brésiliens, que la troupe choisit toujours à la suite d'un coup de foudre.

«On les choisit parce qu'on a beaucoup d'admiration pour eux, résume, en entrevue téléphonique, le chorégraphe de la compagnie, Rodrigo Pederneiras. Pour nous, c'est important de travailler avec de la musique spécialement composée pour la danse. Je commence le travail chorégraphique avec le compositeur. Tout part de zéro et la pièce, je crois, devient plus forte.»

Ici, l'engouement est venu du côté de Tom Zé et José Miguel Wisnick, qui signent la trame sonore de *Parabelo* (1997), et d'Oswaldo Lenine Macedo Pimentel, dit Lenine, qui a concocté la musique du plus récent *Breu* (2007).

A quelques exceptions près, toutes les œuvres de Grupo Corpo sont créées sur de la musique brésilienne, de Caetano Veloso à Tom Zé en passant par Arnaldo Antunes et Joao Bosco. Fierté nationale? On pourrait le croire puisque la définition d'une identité liée à la culture nationale fait partie des objectifs que s'est donnés la troupe à sa fondation en 1975, alors que

Une scène de *Breu* de la compagnie Grupo Corpo

JOSÉ LUIZ PEDERNEIRAS

le ballet européen prédominait dans les académies de danse du pays.

«Ce n'est plus le cas maintenant», corrige M. Pederneiras, même si *Parabelo* demeure la plus brésilienne et la plus régionale des pièces de Grupo Corpo. «*Parabelo* est un splendide témoignage de la force expressive de la danse, de notre danse, celle qui n'appartient à personne d'autre», a-t-il déjà affirmé, selon les documents promotionnels fournis par la compagnie.

Les chants du Nordeste

Le chorégraphe estime que Grupo Corpo se caractérise dé-

sormais par une écriture chorégraphique intimement liée à celle de la musique. La musicalité de la danse de Pederneiras a d'ailleurs déjà été comparée à celle de Jiri Kylian, avec bien sûr cette emblématique mixité stylistique qui puise dans les danses classique, moderne, africaine, dans la capoeira, autant que dans les danses urbaines propres au Brésil.

Parabelo est pétri des chants et rythmes de la région du Nordeste. «L'intérieur de cette région est très pauvre, la vie y est très dure, mais en même temps, l'art qu'ils produisent là-bas est toujours plein de cou-

leurs et de joie. *Parabelo* parle de ce paradoxe.»

Le bricoleur sonore Tom Zé relève «deux types récurrents de chants, issus du temps circulaire du mythe: le chant de travail et le chant de dévotion», selon les documents de la troupe. Au cœur de la partition, le sertajeno, genre musical populaire et rural qui s'apparente au country.

Breu, qui signifie noirceur, se démarque des pièces habituellement colorées et enjouées de la compagnie. Elle souligne un tournant stylistique plus récent, qui remonte à *Onqotó* (2005), et aborde le problème de la violence quotidienne au Brésil.

«Le plus souvent, les danseurs se jettent au sol les uns contre les autres, et il y a des moments qui sont plus libres, presque improvisés», explique le chorégraphe.

Ironiquement, la composition assez sombre et chargée de Lenine repose à la base sur des bruits émis par des jouets d'enfants. S'y entrecroquent le caboclinho du Nordeste et le hard rock, le cor anglais et le derbak (une percussion arabe), la flûte médiévale occitane des Fabulous Troubadors de Toulouse et la batterie d'Iggor Cavalera, ex-membre du groupe métal Sepultura.

La compagnie de vingt danseurs revient ainsi pour la troisième fois à Montréal, à l'invitation de Danse Danse. Après le coup de foudre du public en 2002, les déhanchements contagieux et les ondulations singulières de cette troupe fondée en 1975 par la famille Pederneiras faisaient mouche à nouveau en 2006.

Le Devoir

Breu et *Parabelo* de Grupo Corpo, le 5 avril au Grand Théâtre de Québec; du 7 au 11 avril au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts; le 13 avril au Centre culturel de Sherbrooke.

MÉDIAS

Vilain Pacifique

STÉPHANE BAILLARGEON

Gualcanal. L'île couverte de jungle a donné son nom à la première féroce contre-offensive américaine après l'attaque de Pearl Harbor. La bataille meurtrière s'échelonna sur quatre mois à compter du 11 octobre 1942. Cinq soldats japonais sur six y périrent, près de 30 000 hommes au total.

C'est là que débute *Pacifique*, la nouvelle mégasérie américaine sur la Deuxième Guerre mondiale que diffuse en français Super Écran à compter de demain, et tous les neuf dimanches suivants. Le résultat est aussi dérangeant que captivant. Les plans hyperlouchés de marines à l'affût dans les forêts luxuriantes (à la *Thin Red Line*) le disputent aux insupportables images des tueries.

La production a mis le paquet. Elle a coûté au moins 150 millions, pour une moyenne de 15 millions par épisode, une enveloppe que n'atteignent jamais les longs métrages québécois.

Le début de la diffusion ici, trois semaines seulement après l'apparition de la version originale sur HBO, démontre l'importance pour les diffuseurs de réagir rapidement pour contrer le piratage. Chaque épisode de *Pacifique* sera également disponible sur demande le lendemain de sa diffusion en français.

En franco-français, en fait. Si les Nippons parlent encore japonais, les marines américains, eux, causent comme des mecs de Paris, ce qui finit par taper impérieusement sur le casque. Une version en québécois aurait probablement choqué tout autant, *Les Simpson* constituant une exception pour confirmer la règle. Même la présence de la comédienne montréalaise Caroline Dhavernas dans le rôle d'une petite amie de soldat n'aurait pu justifier cette autre option linguistico-culturelle. Bref, vivement le sous-titrage!

Mais bon, la série arrive, et sous cette forme. *Pacifique* se veut la suite logique de *Band of*

Brothers (*Frères d'armes*), premier projet feuilletonnesque du tandem de producteurs Steven Spielberg et Tom Hanks, le réalisateur et l'acteur rapprochés par le film de guerre *Saving Private Ryan*. *Frères d'armes* suivait en fiction l'Easy Company, un vrai de vrai régiment d'infanterie parachuté, de son entraînement jusque dans l'Europe nazie. La première eut lieu le 9 septembre 2001, une trentaine d'heures avant les attaques sur New York et Washington, ce qui a ainsi symboliquement surchargé ce récit d'un temps lointain.

La nouvelle mouture de dix heures suit aussi un véritable récit, dans ce cas précis trois marines: John Basilone, Robert Leckie et Eugene B. Sledge, auteurs de mémoires de guerre. *Pacifique* arrive après près de dix ans d'une autre guerre, au Proche-Orient celle-là, dans un autre siècle tourmenté par de nouvelles oppositions fondamentales.

La question du militarisme, du patriotisme, voire du «cinéma de sécurité nationale», se pose donc. On peut voir dans ce doublé un produit de plus du complexe militaro-médiatique américain. Mais on peut aussi y lire une mise en œuvre de la nouvelle historiographie qui cherche à comprendre la guerre à partir du point de vue du simple soldat. Après tout, la guerre, cette connerie monumentale, c'est bien lui qui la fait et qui en subit les pires effets.

La double production fait également regretter l'absence de moyens (ou de volonté) pour accoucher de productions traitant du sujet à partir du point de vue national. Les récits hallucinés ne manquent pas ici non plus, comme le montre le tout récent livre de Sébastien Vincent, *Ils ont écrit la guerre* (voir texte en page F 10). La seule histoire de Lucien Dumais, rescapé de Dieppe, évadé des camps de prisonniers allemands et résistant de la France occupée, fournirait de la très, très puissante matière pour un feuilleton à la québécoise...

Le Devoir

La Fin

de Daniel Brière et Alexis Martin

avec Marie Brassard, Daniel Brière, Michel Charette, Sharon Ibgui, Alexis Martin

le nouveau théâtre

NTE
expérimental

espace
LIBRE

du 30 mars au 24 avril 2010

514 521-4191 www.nte.qc.ca/fin

CHLOÉ SAINTE-MARIE

NÏTSHÏSSÏNÏTEN E TSHÏSSÏNÏTAMÏN "JE SAÏS QUE TU SAÏS"



SUPPLÉMENTAIRES

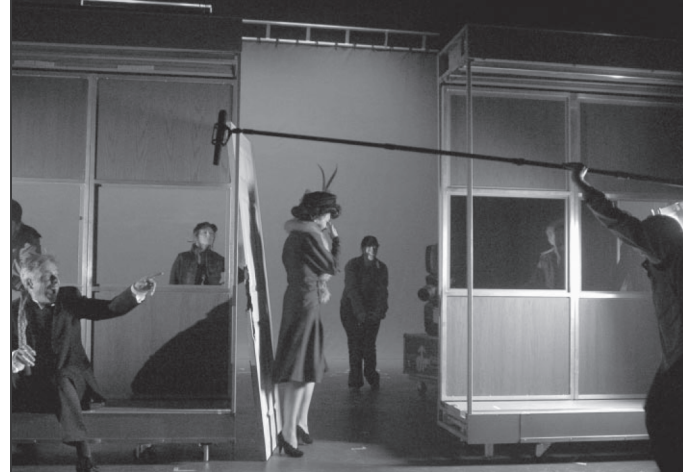
7 et 8 mai 2010, 5^e salle de la Place des Arts

Billetterie de la Place des Arts : 514 842-2112 / 1 866 842-2112



www.chloesaintemarie.ca

jeu134
Revue de théâtre

À la scène
comme à l'écran

LANCEMENT : LE JEUDI 8 AVRIL 2010 À 17H
au Café-Bar de la Cinémathèque québécoise
335, boul. de Maisonneuve Est, Montréal

- Du cinéma au théâtre : entretiens avec Martin Genest, Michel-Maxime Legault et Jérôme BP
- Du théâtre au cinéma : entretiens avec Philippe Falardeau, Denis Villeneuve et Michel Marc Bouchard
- *Bashir Lazhar* : de la pièce au scénario par Philippe Falardeau
- *Amadeus*, la pièce, le film
- Cinéma et défis de la représentation : Robert Lepage, Alice Ronfard et 4D Art
- Codes sonores du cinéma chez Jean Bollot, Joël Pommerat, Jérémie Niel et Marie Brassard
- Conventions théâtrales chez Lars von Trier
- Extrait du *story-board* d'*Incidences* par Denis Villeneuve et Francis Back

Aussi

- Hommage à Merce Cunningham et à Pina Bausch
- Parcours de Danse Danse
- Danse contemporaine européenne
- Réflexion sur le travail du metteur en scène Jérémie Niel
- Propos de Frédéric Dubols, Alice Ronfard, Robert Claing et Paul Savole autour de *Vie et Mort du Roi Boiteux*
- Festivals 2009 : Avignon, Stratford et Théâtre yiddish à Montréal

176 pages, 100 photos, 16 \$

En vente dans les Maisons de la presse,
en librairie et à nos bureaux
Abonnement 1 an, 4 numéros : 47,41 \$ (t.i.)
Renseignements : 514-875-2549
www.revuejeu.org

POA JUNIOR



PEKKA

Le Théâtre des Petites Âmes

2 à 5
ANS

Dimanche 11 avril - 13 h 30

11 h et 15 h - COMPLET

THÉÂTRE DE MARIONNETTES

Comme tous les soirs, Pekka, une brave petite tortue, attend son histoire. Mais ce soir-là, Mammelle Lune, la dame essentielle aux histoires du soir, ne se montre pas. Où se cache-t-elle donc et pourquoi ne veut-elle plus briller ?

Salle E



PROGRAMMATION COMPLÈTE
jeunesse.laplacedesarts.com



laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Partenaire MÉDIA

LE DEVOIR

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Ludovic Morlot, nouveau visage à l'OSM

CHRISTOPHE HUSS

C'est d'assez loin l'affiche la plus fraîche et la plus excitante de l'année à l'Orchestre symphonique de Montréal: le chef français Ludovic Morlot et la pianiste chinoise Yuja Wang dans un programme Debussy, Ravel, Rachmaninov. Cela se passe mardi, pour un soir seulement, à la Place des Arts.

Une fois n'est pas coutume: l'OSM a flairé l'air du temps. Certes, Montréal découvrira Ludovic Morlot après Toronto et Ottawa. Cela, on en a l'habitude. Mais contrairement à d'autres jeunes étoiles de la direction d'orchestre — James Gaffigan et Robin Ticciati cette saison — lui, au moins, on pourra l'entendre dans la métropole!

À Montréal, il rencontrera pour la première fois la soliste Yuja Wang, dont on attend fin avril le second disque chez Deutsche Grammophon. Wang est d'ailleurs désormais la tête de pont de l'étiquette jaune vers la Chine, puisque, en quelques mois, Yundi Li a filé chez EMI et Lang Lang s'est fait déboucher par Sony.

Le programme de la soirée fera succéder *Nuages* et *Fêtes* de Debussy, le *Concerto en sol* de Ravel, les *Danses symphoniques* de Rachmaninov et *La Valse* de Ravel. Notre ultime vœu pieux sera que Morlot puisse disposer des répétitions nécessaires pour partager sa vision des œuvres, chose rien moins qu'évidente puisque, dès le lendemain, l'orchestre donne un concert en matinée avec un autre chef et un autre programme!

Parcours fulgurant

La première fois que le monde musical a entendu parler de ce musicien natif de Lyon, c'était au printemps 2007, lorsqu'il fut appelé par le Philharmonique de New York à remplacer au pied levé Christoph von Dohnanyi. Il était alors chef assistant de James Levine à Boston et venait de travailler la *Sinfonia* d'Elliott Carter, dont l'un des mouvements faisait partie du programme de Dohnanyi à New York.

En entrevue au *Devoir*, Ludovic Morlot qualifie ce concours de circonstances de «transition idéale» entre un poste d'assistant et un début de carrière. «Cela a ouvert beaucoup de portes», confirme-t-il, d'autant que, quelques mois après, le Symphonique de



SUSSIE AHLBURG

Le chef français Ludovic Morlot et la pianiste chinoise Yuja Wang seront à Montréal dans un programme Debussy, Ravel, Rachmaninov.

Chicago l'appelait pour remplacer Riccardo Muti. «Cela m'a permis d'être plus en vue en Amérique du Nord et de nouer des relations avec des orchestres», se réjouit le chef, tempérant toute tentative de généralisation en précisant: «C'est facile de dire que c'était idéal, maintenant que l'on sait que cela s'est bien passé et que j'ai été réinvité!»

Aujourd'hui, Ludovic Morlot, qui se ménage des périodes d'étude en juillet et en décembre, consacre huit à neuf semaines par année à l'Amérique du Nord, occupe les deux tiers de son temps par des engagements en Europe et fait un voyage annuel en Asie.

Il sera de toute évidence l'un des prochains jeunes chefs à décrocher un poste intéressant. Il considère d'ailleurs que c'est «assez imminent» et, en tout cas, un objectif des «trois ou quatre prochaines années». Cela allègera d'un poids important: «Lors de la première rencontre avec un orchestre, les vingt premières minutes, c'est beaucoup plus de psychologie que de musique.» «Pouvoir songer que la semaine suivante on ne recommence pas tout de zéro parce qu'on retrouve des

musiciens que l'on connaît» est l'un de ses rêves les plus chers. Il souhaite aussi pouvoir travailler à la programmation et à la vision artistique d'un orchestre.

Ouverture d'esprit

Dans cette vision artistique, Ludovic Morlot inclut, plus que d'autres, le répertoire contemporain, lui qui cultive une relation suivie avec l'Ensemble intercontemporain à Paris. «C'est très important pour moi. J'ai besoin de ces défis, j'ai besoin de faire une recherche sur des répertoires que je ne connais pas, de sonder mes goûts par rapport à des langages et vocabulaires nouveaux. Le contraste dans la programmation fait partie de mon profil. Ainsi, lors de ma troisième présence au Philharmonique de New York, j'ai ouvert le concert avec une pièce de Tristan Murail.»

Ludovic Morlot tient à préciser ceci: «Parmi nos missions en tant qu'artistes, il y a celle de trouver la musique qu'on a envie de défendre. Il nous faut chercher le jeune artiste qui sera encore joué dans cent ans.»

Parmi les patriarches de la musique de notre temps, Morlot cite spontanément Kurtág et Dutilleul. Dans les générations suivantes, le chef précise que ce ne sont pas forcément des compositeurs qu'il s'agit de défendre en bloc, mais qu'il lui arrive souvent d'éprouver des coups de cœur pour certaines œuvres en particulier.

Parmi les noms de créateurs dont on entend trop peu parler, selon lui, on trouve l'Anglais Julian Anderson, pour son «vocabulaire extraordinaire», les Américains Nico Muhly et Arlene Sierra, l'Italien Marco Stroppa, le Danois Poul Ruders, l'Allemand Matthias Pintscher et l'Écossais Oliver Knussen.

Un maître mot dans sa quête du meilleur de notre temps? Identité! «Quand je lis une partition, je cherche une identité dans l'écriture.» Alors, apprécie-t-il Oswald Golijov? «J'ai dirigé son Concerto pour violoncelle. On aime ou on n'aime pas, mais c'est certainement plus atypique, plus nouveau.»

Le Devoir

LUDOVIC MORLOT À L'OSM

Debussy, Ravel, Rachmaninov. À la salle Wilfrid-Pelletier, mardi 6 avril à 20h. 514 842-9951

Auf der Maur en trois temps

Out of Our Minds réunit un album, une bande dessinée et un film

FRÉDÉRIQUE DOYON

Une deuxième vie commence pour Melissa Auf der Maur. La première, elle l'a passée à fouler les scènes du monde comme bassiste au sein de deux groupes phares des années 1990 — Smashing Pumpkins et Hole. La seconde lui permet de renouer avec des formes d'art longtemps mises de côté et de partager sa création multiforme grâce aux nouvelles technologies et aux transformations de l'industrie culturelle.

Entre le retour aux sources et le grand plongeon en avant, *Out of Our Minds* (dit *OOM*) de Melissa Auf der Maur — devenue MAdM — se décline en trois formes artistiques et autant de plateformes de diffusion: un nouvel album, un film et un carnet de dessins, le tout ayant évolué à travers le blogue qu'elle tient depuis cinq ans. L'album sort mardi dans les magasins, et le triptyque est disponible sur le site Internet www.MAdM.com.

«Quand la musique a rempli ma vie à plein temps, j'ai toujours senti que j'avais laissé les arts visuels à la maison», raconte l'artiste montréalaise qui a grandi à l'école F.A.C.E., avant d'étudier en arts visuels. «C'était frustrant, même si j'ai continué la photo en parallèle. Quand j'ai terminé mon premier album solo, ça faisait exactement 10 ans [qu'elle avait sacrifié les autres], il était temps de les ramener ensemble.»

Elle savait déjà qu'*OOM* explorerait les formes filmiques et bédé en plus de la musique. «Pour moi, ce sont les langues les plus universelles pour échanger des histoires», confie-t-elle.

En cours d'écriture des pièces de l'album, elle vit presque un moment de grâce et de clarté en posant les paroles de la chanson-titre: «*travel out of our minds and into our hearts standing by*». «J'ai compris que ce serait le cœur du concept», dit-elle.

Ce concept la ramène à un thème vieux comme la terre, la dualité de toute chose, du cœur et de la raison, de la matière et de l'esprit, du masculin et du féminin, de la nature et de la culture.

Complet

L'album se tient tout seul, entre histoires terrestres et voyages plus mystiques, avec ces moments de basse uniques qui nous amènent toutefois vers un rock plus ambiant. Le film sans paroles, à forte teneur symbolique, évolue entre le présent et un temps ancien, mythique, circulaire, où une jeune femme (MAdM) «cherche le cœur et le centre», précise l'artiste. Le carnet illustré par Jack Forbes propose un condensé de ce récit.

L'échange et la collaboration définissent le travail de MAdM, depuis son virage solo — ici avec l'illustrateur, le réalisateur Tony Stone, les invités de l'album, Glenn Danzig, Ryan Adams, Billy Corgan et l'étiquette montréalaise PHI. Virage qui a coïncidé avec une révolution libératrice: celle de l'industrie musicale.

«C'est vraiment les moments créatifs les plus intenses de ma vie», résume la jeune femme, qui sera en spectacle le 24 juillet dans le cadre de Heavy Montréal au parc Jean-Drapeau.

Le Devoir

JAZZ

La solde des grands

SERGE TRUFFAUT

C'est une histoire de solde. Pas du jour, pas de la semaine, mais bien du mois, voire du trimestre. Après les peines pécuniaires contenues dans le budget déposé cette semaine, le consommateur, s'il est amateur de «djase» évidemment, sera heureux d'apprendre que les grands sont vendus à petit prix: 11 \$, ou plus exactement 10,99 \$, pour ne pas contrarier les zigotos du «marque tingué».

On dira que ce n'est pas la pre-

mière fois que Coltrane, Miles Davis, Ellington, Zoot Sims et autres sont les sujets de rabais. Cela est exact. Sauf que l'étiquette The Pool Winners, par référence au classement annuel du magazine *Down Beat*, a fait quelque chose que peu ont fait jusqu'à présent.

Qu'ont donc accompli les artisans du Pool en question? Une combinaison, ou plutôt une addition. Comme ils ont effectué une OPA, sans l'ombre d'une quel-

conque hostilité, sur le Jimmy Giuffrè proposé, on va prendre celui-ci comme exemple. Les p'tits malins ont regroupé en un compact les disques que ce saxophoniste et clarinetiste avait enregistrés en compagnie du guitariste Jim Hall et du contrebassiste Ralph Pena, soit *The Jimmy Giuffrè 3* et *Trav'lin Light*. La distribution du premier fut constante depuis sa publication en 1958. Celle du second, beaucoup plus cahoteuse.

Pour ce qui est de la modicité du prix, elle s'explique par une histoire de droits d'auteur. A moins que la berlué nous ait frappé au moment de notre investigation, toutes les productions mises en marché ont été gravées il y a 50 ans ou plus. On le répète, outre le Giuffrè, il y a un Zoot Sims, un Coltrane et plusieurs autres.

P.-S.: on les a vus chez Archambault-Berri. HMV n'en avait aucun.

Le Devoir

Brésil

GRUPO CORPO

Programme double Breu + Parabelo
du 7 au 11 avril 2010
Théâtre Maisonneuve

Place des Arts
Québec

présentent

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

DANSE
DANSE

DANSEDANSE.NET Billets à partir de 30 \$

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

A DÉCOUVRIR ARCHAMBAULT

LES MOINS DE L'ABBAYE DE ST-BENOÎT
Cantus Mariales: chants grégoriens

14⁹⁹

Près de 15 ans après sa première parution, retrouvez *Cantus Mariales* en version remasterisée. Vendu à plus de 60 000 exemplaires, ce succès du Chœur des Moines de St-Benoît-du-Lac a suscité l'enthousiasme du public et de la critique par les qualités remarquables de l'interprétation.

On aime!

MARC HERVIEUX
TENOR ARIAS
YANNICK NÉZET-SÉGUIN
Orchestre Métropolitain

MARC HERVIEUX, ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN, YANNICK NÉZET-SÉGUIN
Tenor Arias

14⁹⁹

Marc Hervieux présente son 2^e disque chez ATMA, *Tenor Arias*, consacré aux plus beaux airs d'opéras italiens de Puccini, Verdi, Mascagni et Leoncavallo. Sous la direction de Yannick Nézet-Séguin, l'Orchestre Métropolitain accompagne le populaire ténor et propose quelques extraits instrumentaux du répertoire d'opéra.

NOUVEAUTÉS CD

ANDRÉ LAPLANTE
Liszt,
Les années de Pélerinage: Suisse

14⁹⁹

JEUNESSES MUSICALES
DU CANADA
60 ans: Tournees vers l'avenir

14⁹⁹

LIBERA
Peace

16⁹⁹

OPERA
2010
Angèle Gheorghiu,
Natalie Dessay, Rolando Villazon et autres

16⁹⁹

NOUVEAUTÉS Blu-Ray

THE BLU-RAY
EXPERIENCE
Opera & Ballet Highlights

7⁹⁹

ANGELA GHEORGHIU, RAMON VARGAS, LORIN MAAZEL
Verdi: La Traviata

7⁹⁹

La culture du divertissement

15 MAGASINS • Archambault.ca • 514.849.8589 • 1.877.849.8589
SERVICE AUX INSTITUTIONS ET ENTREPRISES • Archambault-stl.ca

15 LIBRAIRIES ASSOCIÉES

DE VISU

Les derniers territoires

LES NORD MAGNÉTIQUES

Galerie Leonard et Bina Ellen, Université Concordia, 1400, boulevard de Maisonneuve Ouest, jusqu'au 17 avril.

JÉRÔME DELGADO

La boussole l'indique, où qu'elle se trouve. Son aiguille mène inévitablement celui qui suit son indication jusqu'au Nord magnétique. Et comme un véritable pôle, le Nord attire. Fascine. Territoire des extrêmes, bout du monde hier à décortiquer, bouts de terres et d'eaux dont on se dispute aujourd'hui la propriété, l'Arctique a maintes fois servi de friche expérimentale. Les scientifiques ne sont pas les seuls. Les artistes aussi l'ont exploré.

L'exposition *Les Nord magnétiques*, dans le style conceptuel propre à la galerie Leonard et Bina Ellen de l'Université Concordia, regroupe une vaste sélection de ces tentatives de (mieux) saisir toute l'amplitude de la région. Artifacts, documents, œuvres historiques, créations actuelles, les manières et les genres varient.

Des Nord

Notez le pluriel de l'exposition: il n'y a pas un, mais des Nord. La quarantaine de pièces exposées incluent une (vieille) carte géographique (fin du XVI^e siècle), des enregistrements radiophoniques (tel *The Idea of North*, avec Glenn Gould) ou la partition musicale (*North/White*, de R. Murray Schafer). On trouve aussi un schéma de la US Air Force, parmi les objets les plus curieux, ou l'essai intitulé *You Are Needed to Protect Your Country*, parmi les plus loufoques. La réalité militariste de la géopolitique n'est pas tellement loin de la fiction.

La perception de l'Arctique,

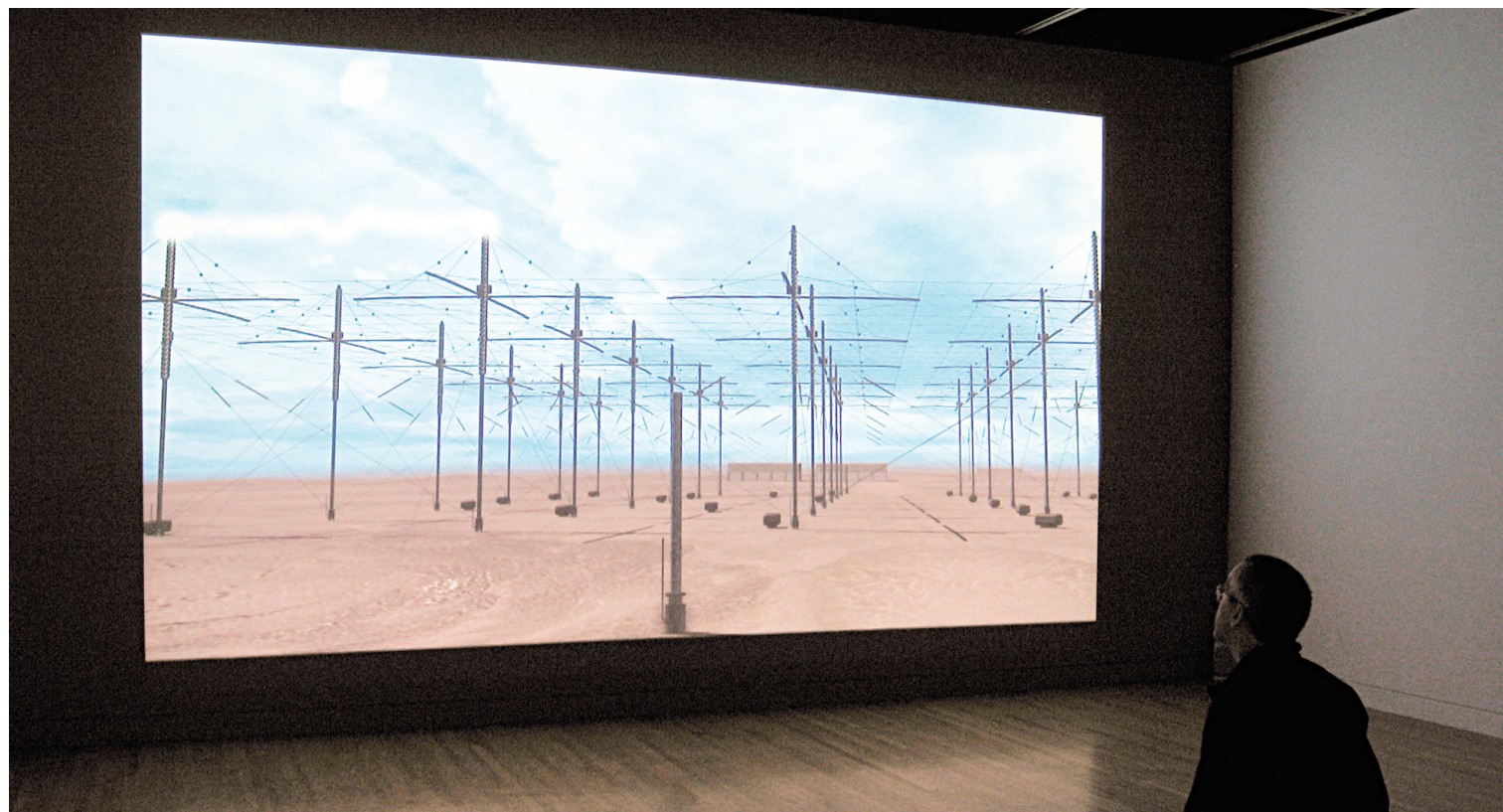
comme de tout, remarquez, change avec les époques. Le préambule du commissaire et artiste conceptuel Charles Stankievecch donne cependant le ton. *How to Build an Igloo* (Douglas Wilkinson, 1949), le film de l'Office national du film (ONF) diffusé dans le hall d'entrée de la galerie, n'est pas qu'un banal manuel d'instruction. Il formule d'entrée l'idée que l'approvisionnement du Nord n'est pas qu'une question de savoir et de science. C'est aussi, voire surtout, une affaire de tradition, de patience et d'une longue pratique de son climat, de sa réalité.

En optant pour ouvrir l'exposition par la leçon de construction d'un igloo, Stankievecch honore les cultures ancestrales, un savoir-faire rudimentaire, exercé à la mitaine et exempt de toute machine. L'architecture inuite — ou esquimaude, comme on disait au milieu du XX^e siècle — est exemplaire. Le radôme géodésique de Buckminster Fuller, exposé ici en photo sous sa forme d'un prototype de 1952, ou le dôme en tôle du propre Charles Stankievecch ne peuvent être vus que comme des dérivés de l'igloo.

L'installation de Stankievecch, *DEW Project*, composée d'images vidéo, d'ondes radio et du dôme en question, est une condensation des enjeux autour du pôle magnétique. De la mainmise militariste aux préoccupations environnementales, en passant par la portée utopiste et poétique qu'il peut inspirer.

Art conceptuel canadien

Les Nord magnétiques fait la part belle à l'art conceptuel canadien des années 1960 et 1970. Parmi les œuvres de cette époque qui mêlent paysage, performance et document, il y a celles signées par N. E. Thing Co., Lawrence Weiner, Harry Savage et Lucy Lippard. Leur



Dans *HAARP*, le Français Laurent Grasso nous fait tourner autour d'un champ de poteaux électriques.

PAUL SMITH

expédition dans les Territoires du Nord-Ouest est, selon Stankievecch, «le parangon de ce type de production».

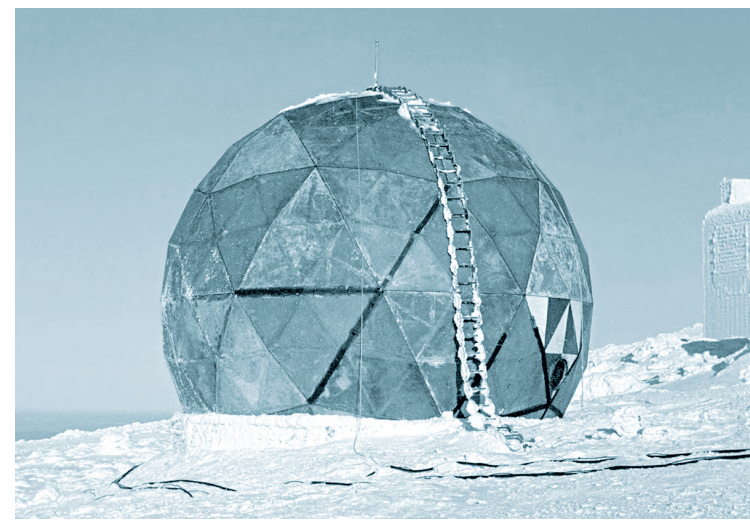
Le paysage est inévitable chez Michael Snow (et son film phare, *La Région centrale*) ou chez Joyce Wieland. *Le Gâteau de passion arctique* de celle-ci, exposé dans une esquisse de 1971, ferait pâtir Stephen Harper, avec son patriotisme de bas étage.

Les œuvres plus récentes sont à la fois hommages aux grands espaces et critiques de ce qu'on a pu en faire. Emily Miranda y va de gâteau en mousse et en glaçage inspiré de celui de Wieland. Dans *HAARP*, le Français Laurent Grasso nous fait tourner autour d'un champ de poteaux élec-

triques (ceux des recherches de l'armée américaine sur les hautes fréquences liées aux aurores boréales).

Enfin, au bout du parcours, tel un aimant aussi entraînant que celui du Nord, se trouve la vidéo *Wild Signals* de Kevin Schmidt. L'artiste de Vancouver a posé ses caisses de son, ses néons de couleur, ses canons de fumée et sa musique fétichiste (les célèbres cinq notes du film de Spielberg *Rencontres du troisième type*) dans un paysage féérique du Yukon. Expérience cosmique et action polluante, l'œuvre sonne la charge. Le Nord attire, fascine. Reste à l'occuper.

Collaborateur du Devoir



Prototype for First Rigid Radome de R. Buckminster Fuller

MIT

Le droit à l'image

POLICE

Emmanuelle Léonard
Galerie Donald Browne
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
Montréal, Espace 528
Jusqu'au 1^{er} mai 2010

MARIE-ÈVE CHARRON

L'exposition qui vient d'ouvrir sur le travail récent d'Emmanuelle Léonard semble aller dans plus d'une direction. Quatre projets distincts constituent l'ensemble de la présentation, qui a pour amorce un paysage hivernal, au demeurant superbe. Léonard fait preuve de l'adresse qu'elle a à manier son mode d'expression, la photographie. De surcroît, elle en exploite la capacité à enregistrer le réel et à documenter les lieux. Ici, la vue d'une forêt en Finlande où l'artiste a réalisé une résidence l'automne dernier.

Mais là s'arrêtent les charmes de la représentation photographique. Le paysage semble faire office de prélude à l'exposition qui, suivant la démarche de l'artiste depuis au moins dix ans inscrit dans cette direction, fait réfléchir sur les conditions de

pratiques, et les usages, de la photographie dans les domaines du documentaire, des médias et de la justice. Parmi les enjeux concernés, celui du rapport de l'image à la loi, qu'aborde entre autres la série de photographies de policiers, moment le plus fort de l'exposition.

Il s'agit de quatre portraits de policiers de l'escouade antiémeute de Montréal, le visage cadré serré permettant ainsi d'apprécier les reflets de la ville dans leur visière. Ces photographies étudient de près l'expression de ces messieurs en service, déployés pour prévenir les débordements d'une manifestation. L'un est absorbé rêveusement; l'autre tourne un regard nostalgique vers le lointain. Ces héros des temps modernes n'ont jamais eu leur portrait tiré de cette façon. Ils sont aussi les figurants parfaits, voire exclusifs, de la photographie pratiquée dans l'espace public.

Depuis l'affaire Duclos en 1998, mettant en cause le photo-

graphe Gilbert Duclos, un jugement de la Cour suprême du Canada interdit de photographier les gens dans l'espace public sans leur consentement (et leur accord pour libérer les droits de diffusion). Cela a eu pour conséquence de radicalement transformer le travail des photographes, touchant même ainsi une précieuse tradition et mettant en péril un possible patrimoine visuel, aspects, à tout le moins, que cherchait à démontrer le documentaire *La Rue zone interdite* (2005), réalisé par le même Duclos.

La série de photographies de policiers aborde le rapport de l'image à la loi

Devant cet interdit, Léonard a trouvé un sujet de prédilection: des policiers en fonction. Au même titre que l'événement auquel ils participent, les policiers font partie de l'espace public. Par conséquent, il devient possible de les photographier sans demander leur permission. Encore, il n'est pas clair que ces images, centrées sur des visages, puissent ensuite faire l'objet d'une diffusion de masse, ce qui explique que le présent article ne soit pas accompagné de l'une d'elles et que le lecteur devra se rendre à la galerie pour les voir.

En nous amenant sur ce terrain, l'artiste souligne les précautions entourant la prise d'images dans l'espace public. Des restrictions qui ne semblent pas s'appliquer à tous, comme le prouvent la prolifération des caméras de surveillance et le quadrillage des villes par Google pour son *Street*

View. De part et d'autre, au nom de la sécurité ou de la découverte, ces pratiques de l'image se font sans, ou presque, devoir rendre des comptes, pour des fins de contrôle ou d'exploitation mercantile. Le projet de Léonard ne peut que faire ressortir ce contraste.

Faits divers

L'œuvre suivante occupe un autre registre; il rejoint, et développe avec brio, les travaux antérieurs de Léonard portant sur les faits divers. Il s'agit d'un boîtier sur socle en apparence scellé sous verre. Or, avec précaution, il est possible d'en consulter le contenu: quelque 40 images en noir et blanc, numérotées, introduites par un texte explicatif, détaillent la documentation photographique d'un meurtre d'un co-détenu survenu en prison. Ces images proviennent des archives du Palais de justice de Québec. Des pièces à conviction classées et, par conséquent, intégrées au domaine public.

D'où leur possible reproduction ici, les couleurs en moins. L'artiste a dû souscrire aux règles de la consultation d'archives confinant à l'emploi du seul photocopieur noir et blanc mis à sa disposition. Le dispositif de présentation, tout comme la méthode à laquelle il a dû se plier le policier photographe pour découper systématiquement le minuscule espace de la cellule, rappelle le circuit fermé dans lequel ont circulé ces images, sans quoi elles auraient été rejetées en tant que preuve. Malgré les

procédures objectivantes, l'intensité du drame est indéniable et provoque quelques frissons.

Le dernier projet se présente comme une installation. Dans un téléviseur vieillot, des aspirants policiers en formation, au Collège de police de la Finlande à Tempere, témoignent des raisons qui ont motivé leur choix de carrière. Le finlandais est grossièrement doublé par une voix hors champ qui nous fait oublier le contenu des propos, par ailleurs assez communs et

répétitifs. Le ton et les stratégies de renversement sont moins précis dans ce projet, dont la démonstration s'avère moins éclatante. Divers codes sont mis en jeu, mais une réalité ressort: d'un étudiant à l'autre, c'est la fonction du policier qui parle.

A noter que, jusqu'au 25 avril, l'artiste expose aussi une partie de ces projets, mais sous une autre forme, au centre d'artistes L'Œil de poisson, à Québec.

Collaboratrice du Devoir



Extrait vidéo de *La Motivation: étudiants, Poliisiammattikorkeakoulu*, d'Emmanuelle Léonard

CIRCA

CENTRE D'EXPOSITION ART CONTEMPORAIN

372 rue St-Catherine Ouest #444
Montréal, Qc (514)393-8248
www.circa-art.com circa@circa-art.com

DERNIER JOUR CE SAMEDI
Les artistes seront présents

Bruno Santerre
Lalie Douglas

David Moore
Jennifer Macklem
Vernissage le 9 avril

CHRISTINE MAJOR

« TRANSIT »
jusqu'au 24 avril

Galerie d'art Desjardins du Centre culturel de Drummondville
175 rue Ringuet, Drummondville
Du lundi au samedi de 13h à 16h30 - 819 477-5518

DOMINIQUE GOUPIL
BERTRAND CARRIÈRE

Expositions jusqu'au 1^{er} mai

GALERIE SIMON BLAIS
www.galeriesimonblais.com
T. 514 849-1165



CINÉMA



SOURCE DOMINO FILM

Dans *Reel Injun*, le réalisateur Neil Diamond traverse l'Amérique, et plus de 100 ans de cinéma, pour comprendre les diverses représentations des Amérindiens.

Une flèche au cœur des clichés

REEL INJUN

Réalisation: Neil Diamond. Scénario: Catherine Bainbridge, Neil Diamond, Jeremiah Hayes. Montage: Jeremiah Hayes. Musique: Mona Laviolette, Claude Castonguay. Canada, 2009, 86 min.

ANDRÉ LAVOIE

Jouer aux cow-boys et aux Indiens exige beaucoup d'abnégation pour ceux qui appartiennent au second camp: ils perdent presque toujours. C'est du moins la vision que le cinéma hollywoodien a longtemps propagée, celle d'une suprématie blanche écrasant ce péril rouge — et on ne parle pas ici du communisme! Notre image des cultures amérindiennes fut longtemps forgée par les westerns; parfois sage, parfois sauvage, le visage de l'autochtone

a varié selon les modes, les crises... et les développements technologiques.

Ce sont ces choses fascinantes que l'on découvre en suivant le réalisateur Neil Diamond, lui-même d'origine amérindienne, déterminé à traverser l'Amérique, et plus de 100 ans de cinéma, pour comprendre les diverses représentations de ses ancêtres et de ses semblables. Dans *Reel Injun*, le parcours se révèle ambitieux, d'abord par l'ampleur du corpus (au moins 4000 films), mais surtout par la diversité des regards, allant de l'admiratif au méprisant en passant par la grossière caricature (Burt Lancaster ou Burt Reynolds à la peau rouge, difficile d'y croire).

L'Amérindien au cinéma a vécu plusieurs transformations: respectable au temps du muet,

diabolisé dès l'arrivée du parlant, ce qui coïncide avec les débuts de la Grande Crise. Selon plusieurs, *Stagecoach* (1939), de John Ford, figura pendant des décennies cette perception négative. Celle-ci finira par se transformer grâce à l'audace des cinéastes, moins simplistes dans leur approche du western, et parfois grâce à des acteurs. Le coup d'éclat de Marlon Brando, refusant un Oscar en 1972 en guise de protestation contre les misères des Amérindiens, marquera les consciences; la messagère de son indignation, Sacheen Littlefeather, paiera d'ailleurs le prix de cette audace, actrice d'origine autochtone vite ostracisée par Hollywood.

Neil Diamond ne va pas seulement à la rencontre des cinéastes (dont Clint Eastwood

ou Zacharias Kunuk, celui derrière le triomphe d'*Atanarjuat: l'homme rapide*), il donne aussi la parole à des historiens, à des critiques et surtout à des militants qui, tout au long de son voyage, évoquent les batailles passées de ce combat toujours d'actualité. Pour le documentariste, le salut ne vient pas de Hollywood mais de ses frères et sœurs de sang, prenant eux-mêmes la caméra pour raconter des histoires, et surtout se raconter.

Collaborateur du Devoir

Entre excès et carences

CLASH OF THE TITANS (LE CHOC DES TITANS)

De Louis Leterrier. Avec Sam Worthington, Liam Neeson, Ralph Fiennes, Gemma Arterton, Alexa Davalos, Nicholas Hoult. Scénario: Travis Beacham, Phil Hay, Matt Manfredi. Image: Peter Menzies Jr. Montage: David Freeman, Vincent Tabajillon. Musique: Ramin Djawadi. États-Unis, 2010, 118 minutes.

MARTIN BILODEAU

Ca ressemble à un vieux péplum italien qui, en voulant s'accoupler avec *Star Wars*, s'est réveillé dans les bras de *Flash Gordon*. Volontaire ou pas, l'effet bicoloré et mauvais rêve décanté par cette grosse production du tacheur Louis Leterrier (*The Incredible Hulk*, *Transformers 2*) ressemble à un gros accident.

De fait, il semble impossible de comprendre, à l'image, fort laide, si *Clash of the Titans* est un film à gros budget ou une production fauchée. Parce que le

film, centré sur le fils illégitime de Zeus (Liam Neeson) et le demi-dieu Persée (Sam Worthington), affiche, de façon spectaculaire, les excès du premier, avec ses images de synthèse à la pelle, et les carences du second, avec ses décors naturels semblant avoir été trouvés dans une carrière de Domtar.

Rappelons les faits: sauvé des flots par un couple de pêcheurs, Persée, devenu adulte, sera chargé par Polydectes, le roi de l'île de Sériphe, de tuer la Gorgone Méduse qui pétrifie ses victimes. Le scénario bricolé à la hâte emmêle à cette quête plusieurs événements qui lui sont anachroniques, fait entrer et sortir du cadre des personnages qui vivent et meurent avec une pareille indifférence, lâche sur les héros des scarabées géants qui terrifient puis font pouffer de rire, balance au moulinet des répliques faussement spirituelles, etc.

La mise en scène amateur abandonne les acteurs à eux-mêmes. Sam Worthington

(*Avatar*), qui n'a pas le talent de son compatriote Russell Crowe, n'a pas non plus le charme de Mel Gibson. En d'autres mots, sa souffrance est visible. Obligés quant à eux de se livrer à des joutes oratoires indignes des Harry Potter, Liam Neeson en Zeus et Ralph Fiennes en Hadès, maître des Enfers et aïeul de Voldemort, attendent la pause-café. On les comprend.

Collaborateur du Devoir

«EXTRAORDINAIRE! LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!»
LA PRESSE

★★★★★
LA PRESSE • THE GAZETTE • VOIR

UN PROPHÈTE
UN FILM DE JACQUES AUDIARD

www.sonyclassics.com
SONY PICTURES CLASSICS

16
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

unprophete.ca

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet

HABLAMOS ESPAÑOL!
FESTIVAL DE CINÉMA LATINO-AMÉRICAIN
REEL INJUN (STF) • J'AI TUÉ MA MÈRE
THE HURT LOCKER (STF) • LAST TRAIN HOME (STF)
UN PROPHÈTE • LA DERNIÈRE FUGUE

Metro Place des Arts
Autobus 90 • 120

CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc • 514-281-1900

STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$

SELECTION OFFICIELLE
DONKEST • MUNICH

COMPÉTITION OFFICIELLE
BIOM • MONTREAL

VISIONS DU RÉEL
NYON

★★★★★
ACI

★★★★★
LA PRESSE • VOIR

intérieurs
du delta
un film de Sylvain L'Espérance

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉMA PARALLÈLE
3530 BOULEVARD SAINT-LAURENT
514-543-2298

tous les jours:
19h35

La conscience collective découverte par les enfants

LES PORTEURS D'ESPOIR

Réalisation et narration: Fernand Dansereau. Image: Jean Fontaine. Montage: Hélène Girard. Musique: Francine Beaudry.

ODILE TREMBLAY

Dans son précédent documentaire, *Quelques raisons d'espérer*, Fernand Dansereau avait déjà pointé son tir vers les gestes à poser, les orientations à prendre (à travers la voix de son célèbre cousin écologiste Pierre Dansereau) pour améliorer le sort de la planète. Enfourchant de nouveau un cheval de lumière, le vétéran cinéaste se tourne vers l'avenir, à travers les enfants.

Posant sa caméra et son micro, observant, écoutant, il a suivi un projet pédagogique, phase après phase, dans une classe de 6^e année à l'école La Farandole, où des élèves aux côtés de leur merveilleux enseignant Dominique Leduc entreprennent de lutter contre le vandalisme dans leur environnement.

Et c'est fort intéressant de suivre les étapes de l'entreprise, entre espoir et découragement, avancées, reculs. Les enfants sont conduits à interroger les ci-

toyens, à bâtir un plan d'action, puis à rencontrer les intervenants: maire de McMasterville, député de Borduas, policier, marchand, etc., afin de trouver des solutions et l'argent requis pour les mettre en branle.

Fernand Dansereau utilise cette aventure comme une métaphore sur la prise de conscience collective et l'accomplissement.

A remarquer: les adultes, maire, policier, etc., sont tous enthousiastes et le projet ne rencontre aucune opposition; ce qui est causé par la présence de la caméra. Et le documentaire témoigne involontairement de cette innocence perdue chez les sujets d'un documentaire. Toutefois, les enfants restent naturels, avec chacun leur personnalité, de Ti-Brin à Camille, d'Annabelle à Steve. Timides et fanfarons sortent du lot, imposent leur personnalité, alors que leur prof impressionne tout le monde par ses talents pédagogiques. Le film construit quasiment comme un suspense — réussiront-ils? — est une façon habile de conserver l'intérêt du spectateur, qui s'identifie aux jeunes.

Le Devoir



SYLVIE LAPOINTE ONF

Quelques enfants du film de Fernand Dansereau, *Les Porteurs d'espoir*

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS
DVD

Résultats des ventes:
du 23 au 29 mars 2010

1	TWILIGHT SAGA: NEW MOON
2	MARTIN MATTE Condamné à l'excellence
3	DE PÈRE EN FLIC
4	TWILIGHT
5	THE BLIND SIDE
6	TOUT SUR MOI Saison 3
7	JÉSUS DE NAZARETH
8	COMME PAR MAGIE Saison 1
9	POUR TOUJOURS LES CANADIENS
10	ROME Season 2
11	MICHAEL JACKSON This is it
12	CLASH OF THE TITANS
13	BEN-HUR
14	TEN COMMANDMENTS
15	THE PRINCESS & THE FROG
16	2012
17	MAD MEN Season 3
18	BROTHERS
19	TOY STORY
20	1981

À la suite du succès du FIFEM...
POUR UN WEEK-END SEULEMENT

UNE PRODUCTION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM

Un film de Pierre-Luc Granjon

Le printemps
de Mélie
et autres histoires pour les tout-petits

Un programme pour les 3 ans et plus, incluant:

L'hiver de Léon
Circuit marine

VENREDI, SAMEDI, DIMANCHE ET LUNDI
10 h 30

Cinéma
Beaubien

MFB
FIMO

CINÉMA

L'HOMME DE CHEVET

FILM-ANNONCE ET INFOS: www.axiafilms.com

À L'AFFICHE DÈS LE 9 AVRIL!

Sophie Marceau, de l'ado rebelle à la mère inquiète

La belle actrice française Sophie Marceau incarne, dans le film *LOL (Laughing Out Loud)* de Lisa Azuelos, la mère d'une adolescente qui rue dans les brancards. En salle vendredi prochain.

ODILE TREMBLAY

La roue des âges tourne. Au début des années 80, celle qui incarnait l'ado rebelle et romantique arborant ses modes, son langage et ses codes dans *La Boum*, d'André Pinoteau, joue cette fois le rôle d'une mère inquiète pour sa propre fille, qui entend voler aussi de ses propres ailes. Mais la Sophie Marceau rencontrée à Paris en janvier dernier aimait bien se retrouver ailleurs dans son propre parcours. «*C'est la vie, disait-elle. On ne peut avoir 13 ans toujours. Et je suis heureuse de mettre à profit mon expérience de maman. Parfois, les personnages me nourrissent. Dans ce cas-là, ce fut l'inverse. Je ressemble à la maman de LOL.*»

Précisons que *LOL*, deuxième long métrage de Lisa Azuelos — accueil critique très mitigé et grand succès de salle en 2009 en France —, aborde les parcours croisés de Lola (Christa Theret), qui découvre l'amour et les joies des folies de groupe, et de sa mère (Sophie Marceau), divorcée, abordant un nouvel amour, troublée comme sa fille.

Lisa Azuelos avait laissé place à beaucoup d'initiatives au tournage. «*Elle a besoin de s'imprégner de ce que la réalité lui apporte.*» Sophie Marceau, cinéaste elle-même, semble s'être en partie autodirigée.

L'actrice française précise avoir appris de ses parents ouvriers l'honnêteté et l'amour du travail bien fait. «*Dans mon métier, un rire faux est horrible. Sans honnêteté, impossible de fournir la*

note juste.» Avec la jeune actrice Christa Theret, elle a voulu établir un rapport physique, lui tenir la main, la caresser pour briser la glace. «*En France, le métier d'acteur est souvent trop cérébral. On ne respire pas, on ne touche pas...*»

Vingt ans après *La Boum*, Sophie Marceau constate que la société a changé. «*Ce qui attend les jeunes demain, c'est terrible. Ils ont peur. Quant à leurs parents, ils sont restés dans une quête de développement personnel, demeurés plus jeunes que la génération qui les a précédés. Les enfants voient leurs parents se poser des questions, leur mère tomber amoureuse, leur père pêter les plombs. Avant, deux mondes à part cohabitaient. Aujourd'hui, les enfants disent à leurs parents: "Viens voir ça!", mais ils ont leurs secrets aussi et on doit les respecter.*»

Les films pour ados ne sont pas légion en France. «*Mes enfants ne voient pas mes films, mais mon fils est allé voir LOL. Il s'est retrouvé comme il a retrouvé ses parents. C'est une bonne chose.*»

Sophie Marceau, qui a beaucoup tourné en 2009, entre autres dans *Ne te retourne pas* de Marina de Van, aux côtés de Monica Bellucci, précise avoir envie d'un temps d'arrêt. «*J'ai besoin de lire, d'écouter de la musique, d'attendre que le désir revienne. Il faut prendre soin de soi.*»

Le Devoir

Odile Tremblay a réalisé cette entrevue à Paris, à l'invitation d'Unifrance.



ANNE-CHRISTINE POUJOLAT

Sophie Marceau incarne la mère d'une adolescente qui veut voler de ses propres ailes dans *LOL (Laughing Out Loud)*.

Gainsbourg au fil des métamorphoses

GAINSBOURG (VIE HÉROÏQUE)

Réalisation et scénario: Joann Sfar. Avec Éric Elmosnino, Lucy Gordon, Laetitia Casta, Doug Jones (La Gueule), Anna Mouglalis, Mylène Jampanoï, Sara Forestier, Kacey Mottet Klein, Razvan Vasilescu, Dinara Droukarova, Philippe Katerine, Deborah Grall, Yolande Moreau. Image: Guillaume Schiffman. Montage: Maryline Monthieux. Musique: Olivier Daviaud et Serge Gainsbourg.

ODILE TREMBLAY

En tout cas, le bédéiste Joann Sfar, pour son premier long métrage, n'a pas manqué d'audace en refusant radicalement la voie classique du «biopic». Et c'est le charme de ce *Gainsbourg (Vie héroïque)*, qui s'offre le projet casse-gueule de remonter le cours de la vie d'une icône de la chanson ayant traversé la seconde partie du XX^e siècle en voguant sur la modernité française et en la créant de concert. De l'enfant juif qui portait l'étoile jaune et rêvait de devenir peintre à l'homme à la tête de chou, roi de la provoc, le voici livré au fil des métamorphoses.

Le film est écrit comme un conte, avec force dessins, chansons du poète et éléments surréalistes, dont le double de Gainsbourg, une marionnette humaine habitée par Doug Jones, dite La Gueule, qui le suit pendant une partie du film, mais disparaît aux jours de bonheur en nous laissant en plan. Cet élément visuellement fort et symboliquement utile vient illustrer la part d'ombre d'un homme à tant de facettes. Atout principal: Éric Elmosnino, criant de vérité dans la peau de Gainsbourg. Le nez et les oreilles surdimensionnés ne sont rien à côté de l'âme du modèle, dont il saisit les abîmes et les envolés. Même le jeune interprète de Gainsbourg enfant (Kacey Mottet-Klein) se tire bien d'affaire.

Dessins et onirisme à l'appui, Sfar dose bien l'humour et l'émotion, choisit la voie de l'envol stylistique et de la couleur, abuse parfois du procédé, tout en restant en contrepoint sagement collé aux grandes étapes de la vie de Gainsbourg et aux gens qui ont marqué sa vie, en chapitres, en manque de liant. De son père (excellent Razvan Vasilescu) à Juliette Gréco, incarnée avec une classe folle par Anna Mouglalis, en passant par la grande chanteuse Frehel,

Laetitia Casta et Éric Elmosnino dans *Gainsbourg (Vie héroïque)*

SOURCE SÉVILLE

dont Yolande Moreau rend toute la gouaille, des portraits s'esquissent. Celui de Boris Vian (Philippe Catherine, peu ressemblant) débouche sur un merveilleux pas de deux. De la première épouse de Gainsbourg, on ne saura pas grand-chose. De la vie familiale juive sous l'Occupation non plus.

Moment phare du film: Laetitia Casta, craquante en Brigitte Bardot toute en moues. L'ex-sexe-symbole a épaulé son interprète pour cette prestation délicate. Les gestes de Casta, avec des jeux de draps dans la chambre de Gainsbourg, alors que les chansons-cultes s'amorcent, illuminent l'écran, dans l'humour et l'érotisme. L'épisode France Gall vaut le détour aussi. Sara Forestier en fait une incroyable nunuche, pas nécessairement crédible, mais désopilante.

Hélas! L'Anglaise Lucy Gordon, qui s'est suicidée depuis, n'arrive jamais à convaincre en Jane Birkin, dont elle ne possède ni la grâce intérieure ni la beauté. Or plomber le grand amour du poète, c'est affaiblir la trame du film.

Quant à Mylène Jampanoï, qui joue Bambou, la dernière compagne de Gainsbourg, elle hérite de quelques scènes trop courtes. Joann Sfar a pour ainsi dire nettoyé cette reine de la nuit toxicomane en figure de névrose, ici presque sage. Et le couple qu'elle forme avec le chanteur dans la bagnole du bonheur semble une vaine ten-

tative de blanchir également Gainsbar, le poète maudit de fin de vie aspiré par ses gouffres.

Le dénouement est raté, dommage. Le cinéaste français semblait plus à l'aise avec son héros d'avant la chute, si chute il y a. Car les démons de Gainsbourg furent ses plus fascinants alliés et les scènes de provocation (l'épisode de son adaptation controversée de *La Marseillaise*, entre autres) en témoignent. Toutefois, avec sa mise en scène pétée de trouvailles et plusieurs bons interprètes, *Gainsbourg (Vie héroïque)* devrait séduire ici une large audience.



Éric Elmosnino dans le rôle de Gainsbourg

SOURCE SÉVILLE

Le Devoir

LES FILMS CHRISTAL PRÉSENTE

LA CITÉ

JEAN-MARC BARR CLAUDE LEGAULT PIERRE LEBEAU SABINE KARSENTI

UN FILM DE KIM NGUYEN

LES FILMS CHRISTAL présente
Une production de PRODUCTIONS THALIE En coproduction avec BOHEMIAN FILMS LA CITÉ

JEAN-MARC BARR, CLAUDE LEGAULT, PIERRE LEBEAU, LOTRI ABDELLI, SABINE KARSENTI, VINCENT WINTERHAUER
Direction de la photographie: NICOLAS BÉLÉAC, Conception artistique: FRÉDÉRIQUE VERMETTE, Conception des costumes: MARIE-ANNE CHARTIER
Montage: Image: RICHARD COMEAU, Son: NORMAND LAPERRIÈRE, Denis Séchaud, Musique originale: PHILIPPE HÉRITIER
Direction de production: SONJA DESRIBRES, Produit par: YVES FORTIN, Coproduit par: ANDRÉ MARTIN

Scénario et réalisation: KIM NGUYEN

WWW.LACITELEFILM.COM

Produit avec la participation financière de: FIDUCIAIRIE FILM, SODEC, Québec 35, Québec 36, Québec 37, Québec 38, Québec 39, Québec 40, Québec 41, Québec 42, Québec 43, Québec 44, Québec 45, Québec 46, Québec 47, Québec 48, Québec 49, Québec 50, Québec 51, Québec 52, Québec 53, Québec 54, Québec 55, Québec 56, Québec 57, Québec 58, Québec 59, Québec 60, Québec 61, Québec 62, Québec 63, Québec 64, Québec 65, Québec 66, Québec 67, Québec 68, Québec 69, Québec 70, Québec 71, Québec 72, Québec 73, Québec 74, Québec 75, Québec 76, Québec 77, Québec 78, Québec 79, Québec 80, Québec 81, Québec 82, Québec 83, Québec 84, Québec 85, Québec 86, Québec 87, Québec 88, Québec 89, Québec 90, Québec 91, Québec 92, Québec 93, Québec 94, Québec 95, Québec 96, Québec 97, Québec 98, Québec 99, Québec 100

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 9 AVRIL!

11 NOMINATIONS AUX CÉSAR
DONT MEILLEUR FILM • MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEUR ACTEUR • MEILLEUR SCÉNARIO
GAGNANT: EMMANUELLE DEVOS, MEILLEURE ACTRICE DANS UN SECOND RÔLE

FRANÇOIS CLUZET EMMANUELLE DEVOS

A L'ORIGINE

un film de XAVIER GIANNOLI

★★★★★
Voir: ICI • The Gazette • Iecinema.ca

★★★★★
La Presse

«Un récit incroyable! François Cluzet est au sommet de son art!»
Manon Dumais, Volr

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
EN COMPÉTITION

CO-PRODUIT PAR SOKO / VINCENT ROTTIERS | GERARD DEPARDIEU | métropole

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉMA Quartier Latin 2336, Boulevard E-721-6000 | MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE | CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

★★★★★ (sur quatre) Cahiers du Cinéma
★★★★★ (sur quatre) Le Point
★★★★★ (sur quatre) Libération
★★★★★ (sur quatre) Marianne

«Une quête initiatique fascinante avec Isabelle Huppert, resplendissante. De cette échappée belle, on ressort avec une véritable envie d'évasion!»
DVDrama

VILLA AMALIA

UN FILM DE BENOIT JACQUOT

AVEC JEAN-HUGUES ANGLADE
www.villaamalia-lefilm.com métropole

DÈS LE VENDREDI 9 AVRIL!

metropolefilms.com

L'effet cinéma

L'UQAM félicite Denis Villeneuve (B.A. Communication 1992), lauréat du prix Jutra 2010 de la meilleure réalisation pour son film *Polytechnique*.

Reconnu comme l'un des cinéastes les plus talentueux du Québec, Denis Villeneuve est le premier réalisateur à se voir remettre pour une deuxième fois le prix Jutra de la meilleure réalisation.

L'effet UQAM

